

Rapport de fin d'activité sur le terrain au Cambodge

Recherche menée dans le cadre d'une thèse doctorale financée par l'EFEO

(Du 10 avril au 20 mai 2026)

YOUK Sopheak (Doctorant - l'INALCO)

1. L'objectif de la recherche

Le riz n'est pas seulement un aliment pour les Cambodgiens, il est considéré comme un véritable symbole de l'identité khmère. Sa valeur a même été implicitement reconnue par les révolutionnaires khmers rouges (1975-1979) lorsqu'ils ont prévu de transformer tous les Cambodgiens en riziculteurs. De plus, trois rituels sont organisés dans le cycle agricole. Un rituel de l'ouverture du cycle, *chlañ cetr*, littéralement « passer le mois (lunaire) de cetr » (approximativement mi-mars à mi-avril), a lieu à côté de la hutte du génie du village. Un rituel nommé *būn bhnaṃ srūv*, littéralement « érection des monts de paddy », a lieu après la récolte du riz, vers février pour la clôture. Entre les deux, un rituel est célébré au monastère pour les prémices de la moisson. Or, aujourd'hui, la croissance de l'économie monétaire touche aussi bien les citadins que les villageois ruraux. Dès lors, l'économie familiale des Cambodgiens pratiquant la riziculture ne repose plus uniquement sur la culture du riz. Alors que reste-t-il aujourd'hui de l'importance énorme que le Cambodge a toujours accordée au riz ?

2. Recherche sur le terrain

La recherche financée par l'allocation de terrain du Centre EFEO m'a permis d'effectuer un nouveau séjour à Siem Reap afin de recueillir des données complémentaires nécessaires à l'achèvement de ma thèse. Cette enquête s'est déroulée du 10 avril au 20 mai 2026 dans le village de Bangkaong, situé dans la commune d'Ampil, district de Prasat Bakong, province de Siem Reap. Ce village se trouve à environ une dizaine de kilomètres à l'est du centre-ville de Siem Reap, au sein du périmètre protégé de l'Autorité nationale APSARA. Bangkaong est localisé dans la zone 2 du parc archéologique d'Angkor, où les transformations architecturales et les modifications importantes de l'environnement naturel sont strictement réglementées en raison de la proximité des monuments angkoriens.

3. Résultats obtenus

Suite à mes lectures concernant l'anthropologie du Cambodge, j'avais acquis la conviction suivante : les Cambodgiens dépendaient et dépendent toujours principalement de la riziculture qu'ils associent de façon très étroite à la religion. Ce que ces livres disaient était que les villageois khmers consacraient l'essentiel de leur vie au travail dans les rizières et aux rituels qui y sont associés, activités qui soutenaient à la fois l'économie locale et l'organisation des relations sociales du village. Certains affirmaient même qu'en dépit de l'urbanisation rapide et des changements qui en résultaient, la vie villageoise et la culture du riz demeuraient traditionnelles. L'entraide entre voisins et parents pour les travaux agricoles était le principal carburant des relations entre villageois.

D'après mes recherches de terrain à Siem Reap, les villageois qui vivent exclusivement de la culture du riz, tels qu'ils sont décrits dans les écrits des administrateurs français et dans les littératures anthropologiques, n'existent plus. Aujourd'hui, de nombreux changements sont observables dans le village.

A). CHANGEMENT DANS LA CULTURE DU RIZ AU VILLAGE

Tout d'abord, une baisse de l'importance du riz : aucun villageois ne peut vivre uniquement grâce au riz. Tous s'ouvrent à une économie monétaire, même les personnes âgées qui fabriquent des paniers pour gagner un peu d'argent. Le chef du village, lui, cultive le riz, mais dirige aussi un groupe de charpentiers. La plupart des villageois travaillent en ville pour un salaire. Même les riziculteurs qui restent au village diversifient leurs activités : fabrication de paniers en rotin ou en feuilles de palmier à sucre, tenue d'une épicerie, vente de nourriture. À Bangkaong, huit épiceries proposent divers produits. Ainsi, chacun exerce une activité complémentaire pour obtenir de l'argent. Celui-ci permet de répondre aux obligations sociales, comme participer aux cérémonies de mariage des proches. Les villageois aspirent aussi à faire construire une maison, à scolariser leurs enfants, parfois jusqu'à l'université à Phnom Penh, ou encore à acheter un véhicule. Pour atteindre ces objectifs, certains travaillent en ville ou en Thaïlande, tandis que d'autres vendent leurs rizières. Une fois leurs objectifs atteints, certains cessent de travailler, notamment les émigrants qui cessent de se rendre en Thaïlande. L'argent devient ainsi essentiel, tandis que le riz perd de son importance économique.

La possibilité d'acheter à tout moment du riz suggère que la référence principale de la valeur est désormais l'argent. Autrefois, le riz servait de monnaie de compte et il existait une équivalence entre les poissons et le riz dans les échanges¹ (Ebihara 1968 : 118). Aujourd'hui, toutes les transactions, y compris la rémunération de la main-d'œuvre agricole, s'effectuent en argent. Le riz lui-même peut désormais être évalué en termes monétaires. L'argent est devenu la principale unité de compte de l'économie villageoise.

Deuxièmement, la technique traditionnelle de repiquage a été remplacée par le semis direct. Le repiquage est coûteux (environ 245,5 dollars américains), tandis que le semis direct réduit les dépenses de moitié (environ 122,5 dollars). Cette technique, associée à la mécanisation, permet de gagner du temps et de travailler en ville. Cependant, elle comporte davantage de risques : contrairement au repiquage, qui garantit généralement une récolte suffisante pour la consommation familiale, le semis direct est plus incertain, notamment en cas de manque d'eau, comme en 2017. Ainsi, les riziculteurs passent d'un régime de certitude (avec le riz) à un régime d'incertitude (l'argent).

Néanmoins, les villageois continuent de cultiver le riz, même après une mauvaise récolte. L'option d'acheter du riz sans en planter n'est pas toujours privilégiée, non du fait d'un coût supérieur, mais du fait que l'argent est perçu comme incertain, à l'opposé du riz. Par exemple, un villageois explique qu'il continue à cultiver du riz par crainte de ne pas pouvoir en acheter en cas de maladie. Cette perception s'explique notamment par l'incertitude des revenus issus du travail salarié. Ainsi, lors de la pandémie de COVID-19, de nombreux travailleurs ont perdu leur emploi. De même, les tensions frontalières entre la Thaïlande et le Cambodge en 2025 ont mis un terme aux migrations de travail des villageois frontaliers. Par exemple, le groupe qui travaillait dans la voirie s'est retrouvé sans emploi en raison d'une diminution très importante du tourisme à Siem Reap. Certains membres de ce groupe ont dû chercher un emploi ailleurs, comme mon informateur Yan et Phea, qui se rendent désormais dans d'autres provinces pour travailler à la construction d'un restaurant de nouilles à Kampong Cham, puis à Sihanoukville.

Aujourd'hui, le temps est souvent monétariste : les travaux agricoles — labour, épandage d'engrais ou récolte — sont rémunérés. Le temps est désormais mesuré en argent et est majoritairement investi dans l'activité économique.

¹ Quand j'étais enfant, les gens venaient échanger du sel contre du riz ; il existait alors une équivalence d'échange entre les deux.

Enfin, la mécanisation financée par l'argent et le recours au semis direct fait disparaître l'entraide. Le travail, autrefois collectif, peut désormais être réalisé par un seul individu en quelques jours grâce aux machines. Cette transformation réduit la solidarité villageoise. Parallèlement, les rôles sociaux évoluent : les hommes se consacrent aux travaux mécanisés, tandis que les femmes se tournent vers des activités commerciales et artisanales. Les enfants scolarisés participent moins aux tâches agricoles. La solidarité villageoise se maintient néanmoins autour de la pagode et l'accomplissement des rituels collectifs.



Figure 1 : Un épicerie du village de Bangkaong



Figure 2 : Le village de Pradak à l'ouest de Bangkaong : transformation d'un village rural en site touristique

B). LES RITUELS AGRICOLES

Malgré l'essor de l'économie monétaire au sein du village et les profondes transformations des pratiques rizicoles, les villageois continuent fidèlement à organiser chaque année les rituels liés à la culture du riz. Les rituels sont des étapes dans le cycle des travaux rizicoles chez les villageois qui rendent possible la culture du riz, comme faire des diguettes pour faire passer l'eau, labourer le terrain, semer les grains, ajouter des engrais, observer la quantité de l'eau jusqu'à la récolte. Aujourd'hui, les dimensions principales des rituels agraires sont associées non pas à l'abondance du riz, mais à la possibilité de cultiver le riz. Les rituels ne garantissent pas l'abondance. Ils garantissent trois choses.

La première consiste à demander l'autorisation, c'est-à-dire à essayer de réduire des démérites (បាប *pāp*) et des fautes (ទោស *dos*) que l'on a commis envers les divinités, les ancêtres, les 'nak tā, les animaux, la terre et l'eau, de façon à s'assurer de leur bienveillance. Les

villageois font cette demande à tous les êtres qui sont réputés avoir des pouvoirs, sans distinction de celui qui est le plus important. La hiérarchie entre eux n'est pas l'affaire des villageois. L'idée est de n'oublier aucun d'entre eux pour ne pas avoir d'ennuis. Les villageois font des offrandes de nourriture et des prestations fondées par le tronc de bananier pour que ce qu'ils font ne constitue pas quelque chose de mal.

Le deuxième élément que l'on trouve dans les rituels agraires aujourd'hui est pour les villageois de demander l'autorisation de faire certaines actions de façon à ce qu'elles ne constituent pas des péchés. Les rituels aident les riziculteurs à effacer des péchés. Certains informateurs nous ont précisé tous les péchés, d'autres seulement une partie. Grâce aux rituels, certains villageois pensent qu'ils peuvent être dans un état de pureté absolue, bien qu'il faille tout le temps se débarrasser des péchés car on en fait tout le temps et on ne peut pas les éliminer complètement. Il s'agit, avant la saison des pluies quand on commence à travailler, d'être au mieux de sa forme. Cette dernière n'est pas seulement physiquement, pour être capable de cultiver le riz, mais aussi être dans la meilleure forme du point de vue de la pureté et de ne pas être moralement coupable d'avoir fait un tas de choses pour lesquelles on ne s'est pas fait pardonner. Il faut s'être fait pardonner de ce qu'on a fait du mal à la fois de la part des ancêtres, des *'nak tā*, du Bouddha, de Yama et de toutes les espèces de puissances qui existent.

L'abondance elle-même est apportée par les prières individuelles. Au cours de nos enquêtes sur le terrain, si nous demandons à un villageois ce qu'il a demandé dans ses prières, il nous dit tout de suite « qu'il demande la bonne santé, la prospérité et le bonheur ». À chaque fois que les villageois prient, ils répètent à peu près la même formule. Ces prières sont personnelles et non pas collectives comme dans les rituels ici présentés. La richesse et l'abondance des cultures sont garanties par les prières individuelles et par les procédés techniques, comme la capacité d'engager de la main-d'œuvre, d'avoir les outils adéquats pour la culture du riz, la surveillance de l'eau, etc. Mais pour pouvoir les demander, il ne faut pas être une mauvaise personne.

Les paysans se purifient de leurs péchés, car d'après mon informateur jhañ, la vie consiste à faire « péchés tout le temps ». L'idée de village natal est importante pour tout le monde. C'est de faire partie du village parce que la liquidation des péchés lors des rituels du riz est une affaire collective. Tout le monde, même si quelqu'un est le plus pauvre du village bénéficie des rituels collectifs qu'on fait du village. Alors que le rituel paraît identique à la description de Porée-Maspero, son interprétation et la nôtre ne le sont pas. Les travaux agricoles dans la rizière sont

la preuve qu'on est une personne moralement correcte et que l'on n'est pas quelqu'un de paresseux.

Le troisième élément dans les rituels agraires est d'obtenir en même temps des mérites. Les villageois font venir les moines pour réciter des prières et offrir à ces derniers un repas, et aux ancêtres des offrandes pour gagner des mérites. D'après nos informateurs, ce sont les moines qui sont capables d'aider les villageois à transférer les offrandes aux ancêtres.



Figure 3 : Rituel de l'ouverture des travaux rizicoles (*chlan cetr*)



Figure 4 : Monts de sable lors du rite de *chlan cetr*

4. Remerciements

Je tiens à exprimer ma profonde gratitude à l'École française d'Extrême-Orient (EFEO) pour son précieux soutien financier dans le cadre de mes recherches doctorales, ainsi qu'au Centre de l'EFEO de Siem Reap pour son accueil lors de mes enquêtes ethnographiques à Siem Reap. Cette aide m'a permis de retourner sur le terrain afin de compléter les données manquantes à ma recherche. La soutenance de ma thèse de doctorat est prévue le 8 octobre 2026.

Je vous prie d'agréer, Messieurs, mes salutations les plus respectueuses.

YOUK Sopheak